

Prolétaires de tous les Pays, unissez-vous !

Internationalisme

*“Sans théorie révolutionnaire
Pas de mouvement révolutionnaire”*

SOMMAIRE :

L'ORIENTATION DE LA POLITIQUE FRANÇAISE.

A PROPOS DE LA GREVE GENERALE.

THEORIE DE L'EXPERIENCE.

PROGRAMME TRANSITOIRE OU PROGRAMME REVOLUTIONNAIRE.

LE HIC DE L'HISTOIRE.

L'INTELLIGENSTIA TROUVE UN REFUGE.

LENINE PHILOSOPHE de J. Harper.

COLLECTION

GAUCHE COMMUNISTE DE FRANCE

PRIX 20 FR5

15 NOV. 1947

NUMÉRO 28

Correspondance et abonnement : SALAMA, Boîte postale 47/14 Paris

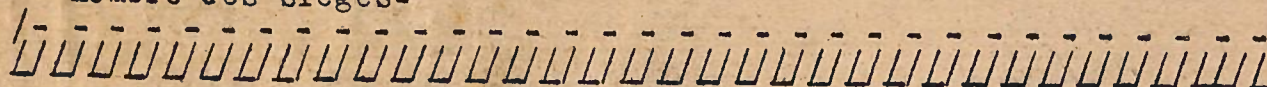
L'ORIENTATION DE LA POLITIQUE FRANCAISE VUE A TRAVERS LES ELECTIONS
MUNICIPALES.

Statistique A/ ELECTIONS MUNICIPALES

Conseils municipaux à majorité

	1935	%	1945	%	oct/1947(+)
Comm.	317	:0,88%	1.462	:4,08	6,4 %
S.F.I.O.	1.376	:3,8 %	4.133	:11,5	14,5%
Rad. Soc. ...	9.162	:25,5%	6.501	:18,1	20,5%
Dém. Pop...	280	: M.R.P	609	:M.R.P	8,8%
Rad.Ind.	3.120	: +	1.797	: +	8,4%
Rep. Gauche	8.473	: +	5.499	: +	3,6
Fed.Rep.U.R.	9.489	: +	5.809	: +	15%
Cons.	1.603	: +	2.559	: +	1,6%
		=63,3%		=44	

(+) ces statistiques ne portent pas sur les majorités, mais sur le nombre des sièges-



Les deux tableaux que nous donnons (A et B) sur les élections sont des pourcentages approximatifs destinés à donner une idée d'ensemble du mouvement de l'évolution des courants politiques-

A/ constitue une comparaison entre les élections sur un plan purement municipal, cela parcequ'antérieurement jamais des élections municipales n'avaient exprimé une tendance aussi politique. L'orientation des élections municipales est en général local et des résultats locaux peuvent être inspirés par des préoccupations purement locales de gestion des municipalités, où les considérations politiques passent au second plan.

Statistique B/ ELECTIONS A L'ASSEMBLEE comparées au nombre des voix
des ELECTIONS MUNICIPALES de mois d'octobre
1947

oooooooooooo

(statistiques portant sur le nombre des voix) (pour 1947 les pour-
centages sont établis sur 6;680.000 d'électeurs)

+++

	Oct. 1945	Juin 1946	Nov. 1946	municipales oct. 1947
P.C	26 %	27,8 %	32,0 %	29,3 %
P.S	24, %	21,2 %	17,9 %	14,3 %
M.R.P	23,6 %	28,4 %	26 %	10,2 %
Mod. 15 %				
Rad. Soc.	5,8 %			4,2 %
Rep. Ind.			11 %	
RPF				33,1 %
PRL			11, %	1,7 %
Abstentions:	20,4 %	15 %	22 %	30 %

Cependant, ces élections, par le côté typiquement et caractéristi-
quement politique qu'elles ont revêtu, nous avons cru bon d'établir
des comparaisons de suffrages obtenus dans des élections à l'assem-
blée = B- Ces dernières comparaisons sont également établies sur le
nombre des voix obtenues et non comme en A sur le nombre des sièges.
En effet le système électoral ne permet pas d'avoir une idée exacte
du corps électoral d'après le nombre des sièges obtenus.

Il faut donc tenir compte du double aspect LOCAL (dans ses résultats)
et politique (dans leur signification) de ces élections, pour pouvoir en t.
tirer les enseignements nécessaires.

Le P.C.F.

Le P.C.F. a une histoire peu brillante avant la guerre, où jamais il n'acquiert l'importance en suffrages, comme à partir de la "Libération". C'est donc la "libération qui voit naître vraiment le P.C.F. en tant que grand parti parlementaire et de masse: il acquerra de 25 à 30 % des voix du nombre des votants, dans cette période-

Cela est dû à sa politique de participation à la "résistance" et à la "libération Nationale", ainsi qu'également à sa situation dans le syndicat C.G.T. et l'influence de sa démagogie sur la classe ouvrière.

La grande nouveauté, pour le P.C.F., c'est que par rapport à l'avant-guerre, où il était surtout établi dans les centres urbains et industriels, il a tendance à perdre progressivement cette influence. C'est là une preuve que dans le grand nombre de ses voix accrus, depuis la guerre, la clientèle ouvrière industrielle a tendance à reculer devant des éléments d'autre nature sociale et particulièrement devant les campagnes où les staliniens ont acquis du fait de la guerre une grande influence. Progressivement, en octobre 1945, et en juin et novembre 1946, le P.C.F. gagne des voix dans les campagnes et en perd dans les centres industriels.

---- Statistique portant sur le nombre des voix obtenues par le ----
Parti Communiste Français

<u>A PARIS</u> en	:	1935	:	:	1936	:	:	1945	:
	-	-	-	-	-	-	-	-	-
	:		:	:		:	:		:
	:	19,5 %	:	:	27,5 %	:	:	29,6 %	:
	-	-	-	-	-	-	-	-	-

Le Parti S.F.I.O.

Le parti socialiste, lui, a connu des hauts et bas. Favorisé en 1945, quoique n'ayant pas eu de "grands hommes" dans le C.N.R., il perdra peu à peu le nombre de voix. Il n'en reste pas moins sur de bonnes et solides positions au point de vue du nombre des sièges et même les pertes du nombre de ses voix est vraiment insignifiant si l'on pense à la politique impopulaire, qu'il a menée au gouvernement et qui l'opposaient au P.C. et l'exposait aux coups que celui-ci pouvait lui porter étant dans l'opposition.

NOUS AVONS AUSSI la naissance du R.P.F. sur les ruines du M.R.P. et du parti Rad. Soc.

Si l'on examine plus profondément les résultats de ces différents scrutins, on constatera un phénomène extrêmement intéressant, du fait que c'est la première fois qu'il se produit en France d'une manière aussi marquée et aussi pure.

Avant la guerre, la France était caractérisée par une grande mosaïque de partis intermédiaires. La politique "démocratique" et "antifasciste" avait nécessité la formation d'un Front Populaire, gouvernement des partis Radicaux, Socialiste et P.C; les "Communistes" Français en sont exclus au moment de l'accord germano-russe. Le gouvernement s'élargit alors pour devenir un large gouvernement d'Union Nationale, sacrée et républicaine, avec le passage de Daladier, puis l'élargissement jusqu'à Paul Raynaud et à Pétain.

La "libération" et les élections municipales d'avril-mai 1945 qui en furent l'image, furent justement caractérisée par l'existence de nombreux groupes intermédiaires, dont certains, (comme le F.N.-l'U.J.R.F.- et l'U.F.F. pour le P.C.F.), n'étaient que des succursales, et dont d'autres n'étaient que de vagues regroupements éclectiques dit "de résistants". Les élections d'octobre 1945, tout en laissant subsister dans les suffrages exprimés ces tendances éclectiques, arrivent à constituer de grands courants où cependant se reflète toujours la force de l'inertie des groupes intermédiaires assez puissants. On assiste cependant à plusieurs pôles de concentration de ces éléments intermédiaires ou "modérés", autour du M.R.P. et du parti Radical, puis plus tard autour du P.R.L.

Cependant, seul le M.R.P. réussira réellement à faire office de grand regroupement des "modérés" (il empiètera sur les Rad. Soc.). Les éléments nettement conservateurs resteront dispersés du fait de la disparition de ces partis dans la Collaboration; l'heure en est encore à la politique d'entente de conciliation et d'Union Nationale républicaine et résistante. C'est l'ère de la politique "Triparti", la main dans la main, pendant que conférence internationale sur conférence, la menace de rupture s'accroît entre les deux blocs, russe et américain, tout en ne condamnant pas la rupture définitive mais au contraire en laissant toujours des possibilités de compromis.

Cependant, au fur et à mesure que la rupture se fait menaçante sur le plan international, que la quiétude doucereuse de la "reconstruction" dans la "paix", avec de "bons plans économiques..." etc... s'éloigne, au fur et à mesure que, aux Etats-Unis, le raidissement de la politique américaine vis-à-vis de l'U.R.S.S. (qui a vu Marshall remplacer Byrnes), au fur et à mesure de la prise de position russe, qui pratique la politique de "mise devant le fait accompli" et de "statu quo", au fur et à mesure du raffermissement de la tension internationale et de l'annonce de la guerre, les groupes éclectiques tampons, les "inter-groupes modérés" se trouvaient réduits et les grands partis renforcés, de même que la droite essayait un regroupement infructueux autour du P.R.L. La droite n'avait pas encore

trouvé son chemin, elle restait dispersée derrière M.R.P., Radicaux et P.R.L. (nov. 1946)

Mais depuis de grands événements internationaux ont eu lieu: la déclaration de guerre à l'O.N.U. entre Marshal et Vichinsky, entre la Russie et les Etats-Unis:

Le Plan Marshal et l'Internationale de Varsovie-

La politique de force sur le plan international à des répercussions extraordinairement caractéristiques en France: Disparition des éléments modérés, dont le M.R.P. était devenu la plus grande "force", apparition pour la première fois en France (à part la période d'occupation) d'un rassemblement des forces de la droite.

Donc, non seulement la politique française reflète et s'aligne sur la politique internationale, qui elle-même est nettement orientée vers une politique de la force, mais encore il semble que la France dans sa politique intérieure, veuille être à l'avant-garde de cette politique de force entre, d'une part, le P.C.F. et d'autre part le nouveau regroupement des forces de la bourgeoisie de droite (R.P.F.)

On pourrait se demander ce qui empêche les deux colosses de se précipiter l'un sur l'autre, De Gaulle qui croque du "communiste" à tous ses discours et les stalinien qui montrent De Gaulle comme un nouvel Hitler ou un nouveau Boulanger-

En réalité, la situation, si elle est extrêmement tendue internationalement, (comme nous l'avons définie dans nos précédents bulletins), si elle se présente comme une période d'attente entre une déclaration de guerre diplomatique et les premières opérations militaires, il n'en reste pas moins vrai que la bourgeoisie a tout de même de grosses difficultés d'ordre économiques et qu'également deux colosses de cette taille ne se jettent pas l'un sur l'autre comme de jeunes et bouillants adolescents. Ils se regardent, ils s'excitent de la parole, du regard et du geste, ils "tombent la veste" spectaculairement; ils se font masser, sautillent sur place dans leur coin de ring et attendent impatiemment que l'arbitre fasse le signal. Le parti socialiste, s'il a montré qu'il n'était pas "l'arbitre" réel, s'il a montré qu'il était décidé à une politique de fermeté, vis-à-vis du P.C.F., n'en reste pas moins l'arbitre vis-à-vis du R.P.F. Du reste, le R.P.F. n'est encore lui-même qu'un rassemblement électrique, il lui faut le temps de s'orienter, le temps de s'indigner, de s'échauffer, ce temps c'est la continuation du gouvernement socialiste, (avec quelques remaniements) qui va le donner. Exciter les champions, échauffer la foule, préparer l'atmosphère de combat, demande à freiner encore pendant quelques instants. Quand le parti socialiste se verra obligé de lâcher les champions, on pourra dire que "la grande aventure" commencera, les opérations militaires préliminaires entre les deux blocs avec la France comme champ d'expérience. Pour l'instant les socialistes n'ont aucune raison d'abandonner une position qu'ils conservent,

En effet, la situation économique de la France entraîne des nécessités politiques immédiates, encore des mesures, que seul le P.S. peut prendre. Il faut préparer la place à une nouvelle formule gouvernementale, à une révision de la constitution, préparer énergiquement la politique de force vis à vis des staliniens.

Les ABSTENTIONS et les GREVES

Les abstentions avaient été assez fortes après la "libération" du fait que de nombreux "collaborateurs" s'étaient abstenus, également du fait que la machine administrative française n'était pas encore très bien "huilée".

Cependant, jusqu'à juin 1946, elles avaient été en diminuant, pour reprendre leur progression à partir d'octobre. (B) - Le fait de si nombreuses abstentions, à ces élections a fait jeter des cris de joie à certains, de désespoir à d'autres. La vérité c'est que ces abstentions constituent le phénomène le plus complexe et le moins clairement explicite de ces élections. D'une part, la confirmation de la politique de force entre deux blocs, laisse, en France, toute une masse flottante de gens plus ou moins déclassés et écoeurés (petits bourgeois-rentiers), dans une position de refus de participer au colloque P.C. - R.P.F., et cependant affolés par la politique inflationniste de Ramadier. Toute une masse de vieux et de petits retraités et de petits rentiers, et il y en a en France, n'ont certainement pas voté, voyant de toute part, ici le "spectre du communisme" (=violence), là le "spectre du fascisme" (encore violence) = guerre civile, pauvreté accrue, etc... et enfin, l'impossibilité de croire au P.S. qui s'engage dans une politique où ce sont toujours eux qu'on sacrifie.

D'autre part, il y a des éléments dans la classe ouvrière qui, (surtout des ménagères), ne sont plus trompés par la démagogie des partis "ouvriers" ni du P.C., qui savent très bien ce que veut dire R.P.F., et qui ne peuvent pas se résoudre à être pris dans l'étau du choix entre deux forces dont elles n'acceptent même plus le dilemme: le dilemme actuel de ces éléments est un dilemme de manger, et de l'obtenir aussi par la force si c'est nécessaire et quand ce sera possible, et non se laisser manœuvrer pour 2frs par les staliniens, soit disant par tactique de lutte contre le R.P.F. Certains éléments, ils ne sont malheureusement pas la majorité de ces abstentionnistes, ont fait de leur abstentionnisme un acte de protestation contre la famine et la misère croissantes: un acte de protestation, certes, mais pas encore un acte de révolte. Au contraire, la situation, relativement flottante telle qu'elle subsiste encore, permet de telles hésitations.

La venue d'un Hitler au pouvoir, n'apporte pas l'unanimité immédiate. Lui, nous a appris qu'une unanimité (comme en Russie), cela se crée. Les abstentions d'aujourd'hui reflètent certes des inquiétudes dans la population travaillée, une protestation contre la misère,

Mais que la politique de force prenne une forme violente, et ce seront ces premiers désespérés qui en seront le prétexte. Les actes de désespoir des populations affamées et affolées par les perspectives de guerre ne pourront servir, pour l'instant, qu'aux deux forces en présence, qui provoquent ces actes, et qui en recherchent les manifestations. La provocation des staliniens à Verdun n'était qu'une vaste mascarade patriotarde destinée à détourner le mécontentement des ouvriers dans une salopperie chauvinne "pour l'indépendance de la France face à l'impérialisme américain", pour la sauver dans une collaboration au bloc des "démocraties nouvelles", le bloc impérialiste russe. La provocation du syndicat autonome du métro, à la veille des élections, syndicat dont le président Clément figura tête de liste R.P.F., destinée à déborder les staliniens à la veille des élections et à démasquer la C.G.T. aux yeux des ouvriers, provocation reprise et amplifiée, défi relevé et rejeté, découplé, par la C.G.T., politique de provocation de la part du R.P.F. reprise par les staliniens, comme après les élections à Wagram, provocation qui se sert des actes de désespoir, provocation qui ira même jusqu'à les fomenter en coulisse, pour les développer ensuite, au travers de grèves ou d'autres manifestations de toute sorte, pour mener à fond la politique de bellicisme, la politique de force entre les deux blocs antagonistes, pour finir par entraîner les grandes masses dans la ~~xxxxxxx~~ bouche-rie impérialiste généralisée.

Une politique de désespoir de la part des ouvriers, contre la guerre, contre la famine, au cours de la guerre, pourra acquérir une importance primordiale et prélude à de grands changements idéologiques et matériels dans la société, être les mouvements avant-coureurs d'une poussée révolutionnaire. Pour l'instant ils ne seront que des actes de désespoir qui serviront à la politique de banditisme des deux monstrueuses forces politiques en présence, encore gluantes du sang sang qu'elles ont fait couler en Espagne et dans la guerre impérialiste de 1939-45.

LA 4 ° "FORCE"

"On" déploie une activité fébrile depuis quelque temps, et particulièrement de puis ces élections.

De Gaulle constitue la Première Force; "la force française libre" qui veut "on" libérer, et de quoi? Ceux qui ont voté pour lui le savent. Certains ouvriers qui croient le savoir mettent un bulletin R.P.F. dans l'urne, déçus par les partis "ouvriers", en attendant de revêtir un uniforme kaki et de retrouver leur numéro matricule.

Thorez, Duclos, etc..., constituent la Deuxième Force. La force "vigilante", "éclairée", "révolutionnaire", du prolétariat, de la paysannerie, et de toutes "les autres forces françaises libres". Pendant que De Gaulle réunit la France sur sa personne, le Parti Communiste Français réunit la France sur le Parti Communiste Français. Il veut assurer "l'indépendance de la France" dans la défense des "démocraties", démocraties guépéouistes.

Comme en Espagne en 1936, se dressent deux formes de l'Etat bourgeois, deux formes aussi "démocratiques", aussi dictatoriales, aussi sanglantes, aussi militaristes l'une que l'autre, avec leurs hiérarchies de généraux et de flics, de pantins, de laquais et de massacreurs. Et les aboyeurs, et les ténors, et les plumitifs, et les hauts-parleurs, et toute leur machinerie appellent les ouvriers au massacre, au massacre pour savoir s'ils préfèrent la police et les prisons gaulistes ou la police et les prisons staliniennes, au massacre pour choisir entre deux formes d'exploiteurs entre deux sortes d'affameurs.

La grotesque et sanglante duperie, l'immonde et la révoltante figure de cette société pourrie: LA GUERRE! Voilà ce qu'on demande aux ouvriers de choisir.

Les larmes et le sang de cette guerre ne sont pas encore séchées, que, de nouveau, la provocation et l'excitation au meurtre se perpétue.

Une troisième force se constitue alors. Des hommes bons, charitables, un petit coeur de biche sous une plume stylée et indignée. Des hommes connus du public, des noms, des Marceau-Pivert, des Jean-Paul-Sartre et sa bande "d'exégètes" du marxisme, et d'autres encore, surgissent. Ils protestent, ils s'agitent, ils publient des manifestes ici, des tentatives de conciliation là. Ils dénoncent, et vont jusqu'à se mettre dans des colères trépignantes.

Mais... ...que s'agit-il de défendre?...et contre quoi? ...qu'y a-t-il dans tout ce tintamarre?

La démocratie! ... Oui, parfaitement, LA démocratie!!! Mais on se demande aussitôt laquelle...? La...américaine, ou bien la russe.

"Ce n'est ni l'une ni l'autre," affirment-ils, "il faut constituer la "force" "d'équilibre".

Mais comme la force d'équilibre se constitue dans le vide, parceque justement l'équilibre n'y est plus, à tout prendre, ils préfèrent, et de loin, choisir le mal américain au mal russe. Le moindre mal 3° force, qui ira rejoindre et défendre le mal 1° force et lui amènera les "sensibles", les "internationalistes sincères", les "révolutionnaires", qu'elle réussira à collecter en lui montrant le danger de l'autre force.

Enfin il y a la 4° force. La 4° force, en attendant d'aller grossir la deuxième, fait montre d'encore plus de mesquinerie et de pusillanimité que la troisième. Les trotskystes savent ce que sont les camps en présence. Ils savent ce qu'ils défendent, ils savent où mène leur politique actuelle de mutuelle provocation, mais ils n'en font pas moins le jeu.

Quand les choses seront plus claires, et qu'on passera des paroles aux actes, et quand les forces américaines auront organisé l'Eta-Major de leurs adjudants gaulistes, socialistes et autres, et que les caporaux de plume, Sartre et ses amis, auront mis le doigt sur la couture du pantalon et joint les talons en attendant que les ordres leurs soient transmis de la Maison-Blanche, alors, les caporaux trotskystes iront demander leurs ordres aux adjudants stalinien, sous forme d'une lettre de sollicitation de "FRONT UNIQUE COMMUN", pour la défense de tout ce qui est cher à tous ces bureaucrates, à tous ces écrivassiers, à tous ces bluffeurs et à tous ces menteurs: L'Etat capitaliste russe et ses succursales, "les démocraties nouvelles".

ET VOUS ? QUE PROPOSEZ VOUS ? Nous disent ~~xxxxxxx~~ de haut, tous ces panurgues de la guerre impérialiste. Nous, nous ne proposons pas l'UNITE D'ACTION, avec des moulins à vent, nous ne proposons ~~pas~~ aucune action commune avec des fantômes,

NOUS PROPOSONS LA SEPARATION D'AVEC TOUTES CES CAMPAGNES POUR LA GUERRE IMPERIALISTE? et le SECTARISME REVOLUTIONNAIRE DES OUVRIERS face à toutes ces "forces" qui préparent la guerre.

Qu'on se souvienne du SECTARISME de LENINE dans sa position contre la guerre impérialiste, et de sa volonté dès son "QUE FAIRE?" de se SEPARER du marais...

"... Petit groupe compact, nous cheminons par une voie escarpée et difficile, nous tenant fortement par la main. De toute parts nous sommes entourés d'ennemis, et il nous faut marcher presque constamment sous leur feu. Nous nous sommes unis en vertu d'une décision librement consentie, précisément afin de combattre l'ennemi et de ne pas tomber dans le marais d'à côté...
...NE SOUILLEZ PAS LE GRAND MOT DE LIBERTE !!!
...nous sommes libre de combattre le MARAIS...!!! "

(LENINE - "QUE FAIRE?" -)

PHILIPPE-

A PROPOS DE GREVE GENERALE

Dans un de nos derniers articles, nous avons insisté sur un des traits du caractère réactionnaire et démagogique que pose dans la période présente les problèmes de la grève générale.

Dans la conjoncture actuelle où les fractions de la bourgeoisie issues du système capitaliste s'appêtent à déclencher un nouveau carnage, plus que tout autre les puissances économiquement faibles sont traversées de courants idéologiques dont la puissance de la mystique accroît encore les forces de destruction.

C'est ainsi que l'interruption de l'assaut révolutionnaire contre la citadelle du capitalisme, et cela au profit du renforcement de l'Etat russe, devait permettre à toutes les forces réactionnaires de transposer les problèmes du mouvement ouvrier, sans aucune analyse des perspectives qui s'ouvrent à la révolution prochaine. Chaque nouvelle étape de la politique bourgeoise qui tend à modifier son appareil de direction sans pour autant en altérer son contenu, s'accompagne de la part des éléments centristes et réformistes d'une campagne d'agitation en faveur de la grève générale.

Trotskyiste officiel ou dissident, socialiste de gauche, anarchiste et tous autres syndicalistes, chacun à sa manière, trouve en cette formule les éléments susceptibles d'apporter la solution au problème posé devant l'histoire. Pour les trotskystes la grève générale est une possibilité de renverser le cours d'une politique réactionnaire par l'instauration d'un gouvernement ouvrier et paysan; pour les autres, cette grève générale est le signal de la révolution et le développement de l'économie prolétarienne, suivant la théorie de Bakounine.

A ces interprétations spontanéistes du mouvement ouvrier les marxistes ont toujours opposés la nécessité de forger la conscience prolétarienne qui puisse féconder les événements.

A cette conception bakouniste de la grève générale, Rosa Luxembourg faisait ressortir que la grève générale, dans le cours de la révolution de 1905 a été réalisée en Russie

non comme un moyen de sauter d'emblée dans la révolution sociale en s'épargnant la lutte politique de la classe ouvrière, mais qu'elle fut essentiellement dirigée pour la conquête de ces droits politiques et du parlementarisme, comme l'avait démontré Marx et Engels.

Dans une brochure : "Grève générale, parti et syndicat" Rosa Luxembourgeois substitue à ses critiques de l'anarchisme, un processus évolutif entre les luttes économiques et les luttes politiques, et qui seront pour Rosa Luxembourgeois non le des ordres donnés de toutes pièces mais le résultat inéluctable des contradictions du régime capitaliste.

Cette conception schématique est surtout un produit de l'engouement de la social-démocratie et de la bureaucratie du mouvement syndical allemand. Rosa Luxembourgeois oppose l'action des masses à la tactique parlementaire des sociaux-démocrates.

S'il est tout-à-fait erroné d'opposer un spontanéisme déformé aux conceptions de Lénine sur les problèmes de la spontanéité, il est tout à fait remarquable que la polémique de Lénine dans sa lutte contre les économistes, et la spontanéité des masses, s'avère le point d'analyse le plus poussé dans le mouvement de la social-démocratie.

"Tout le monde reconnaît, déclare Lénine dans "Que faire?", qu'il faut développer la conscience politique de la classe ouvrière, mais comment le faire? La lutte économique aiguille les ouvriers uniquement de côté des questions concernant l'attitude du gouvernement envers leur classe; aussi nous aurons beau nous efforcer de donner à la lutte économique elle-même un caractère politique nous ne pourrons jamais dans un tel cadre développer comme il convient la conscience politique des ouvriers car ce cadre lui-même est trop étroit. La formule de Marx nous est précieuse, dira encore Lénine, non parce qu'elle démontre la confusion de son auteur, mais parce qu'elle met en relief l'erreur fondamentale de tous les économistes : la conviction que l'on peut développer la conscience politique des ouvriers à l'intérieur de leur économie, c'est à dire en se basant uniquement ou principalement sur cette lutte la conscience politique de classe ne peut être apportée que de l'extérieur, de l'extérieur de la lutte économique, ce n'est pas dans la sphère des patrons, entre ouvriers, que l'on peut la puiser, mais uniquement dans celle des rapports de toutes les classes entre elles."

Au spontanéisme vulgaire, Lénine oppose la nécessité de l'action consciente; il fait ressortir que la lutte entre les classes et que, par conséquent, la grève générale, n'est pas seulement une question de rapport de forces d'où

n'intervient pas seul l'élément de violence, mais surtout la conscience de l'action.

Comme on peut le remarquer la grève générale, pas plus que tout autre manifestation de classe, ne contient en elle-même les bases fondamentales pour la destruction de l'édifice bourgeois. Quand les trotskystes appellent le prolétariat à la grève générale ils prouvent leur incompréhension aux problèmes que pose la révolution.

Les récents événements d'Espagne, les grèves de 1936 en France, suffisent largement à démontrer que les prolétaires de France et d'Espagne ont été incapables de sortir des griffes idéologiques des fractions impérialistes poursuivant leur politique de guerre.

La grève générale d'Espagne avec occupation par les ouvriers des principales branches de l'industrie et de l'administration ne s'est pas traduit par un rapport de forces réel entre les fractions capitalistes d'une part et la classe prolétarienne de l'autre; les événements de Grèce sont à même de justifier au nom de quelle cause les ouvriers se font tuer sur les champs de bataille.

La théorie anarchiste vulgaire, pas plus que tout autre, sur la trahison stalinienne n'explique rien, si ce n'est qu'elle engendre la confusion; le stalinisme ne trahit pas sa cause mais par contre, la grève pour la grève, cette malencontreuse théorie de l'expérience, trahit bien l'intérêt historique du prolétariat.

La dialectique historique, le capitalisme dans sa phase descendante nous obligent à rejeter entièrement la théorie du processus de l'évolution économique vers la conscience politique, de Rosa Luxembourg.

Le problème posé par la classe ouvrière est l'agrandissement des contrastes sociaux entre les classes et non pas pour le profit historique d'une fraction de la même classe contre l'autre. Sa solution ne consiste pas à répondre que l'état de fait des rapports sociaux et politiques de la société est le résultat de la dégénérescence du mouvement ouvrier international mais qu'elle en est la cause, car c'est précisément la seule façon d'aborder l'histoire en marxiste.

C'est à l'immaturité des problèmes théoriques et à leur insuffisance que se doit la défaite pratique du prolétariat qui amène la conjoncture actuelle du mouvement ouvrier. C'est donc en tenant compte de cette situation qui aboutit à la lutte des fractions de la bourgeoisie avec la complicité de

DE l'action inconsciente du prolétariat, que l'avant garde doit analyser les perspectives révolutionnaires.

¶ Quand les trotskystes, demandent aux travailleurs de faire la grève générale, alors qu'il n'existe aucune force idéologique capable de féconder les événements politiques, ils ne font autre chose que de s'ajouter à la consolidation de la fraction bourgeoise stalinienne, ils nous prouvent par là, qu'ils en sont un appendice.

La Gauche Communiste Internationaliste a déjà critiqué la formule abstraite de la grève générale, en expliquant qu'il ne s'agit pas d'émettre une formule de lutte, mais bien plus, un programme de lutte, la grève en soi ne vaut pas sa substance.

Cette idée doit se compléter par le fait que la profondeur du cours réactionnaire, a amenuisé toute possibilité d'intervention des éléments communistes, sur le terrain économique, ou les stalinien sont parvenus à leur finalité historique. De même que la révolution de 1917 fut la suite d'un processus moléculaire partant de la Révolution de 1905. De même les bases fondamentales de la Révolution de demain commencent là où la Révolution d'Octobre à sombrer dans l'image de son passé, entraînant avec elle toutes les tactiques du mouvement ouvrier qui ont servi sa défaite en la monstruosité stalinienne.

Moins les hommes parviennent à saisir la nouvelle réalité qui s'est créée, plus ils restent attachés aux images de la réalité d'hier, plus ils deviennent des victimes de leur propre production.

Les luttes économiques et la grève générale qui hier étant la condition de l'émancipation du prolétariat, dans l'époque ascendante du capitalisme, se transforme en son contraire dans sa phase descendante.

Ce n'est donc plus en servant les intérêts d'une fraction bourgeoise dans la lutte de transition contre une autre fraction de la même bourgeoisie, capitalisme d'état contre capitalisme libéral que le prolétariat peut retrouver son chemin d'émancipation.

La lutte de classe qui se manifeste sur le plan social dans l'action inconsciente des travailleurs, est aussi étrangère à la conception de la grève générale qu'à la lutte syndicale; elle a ses origines dans les mouvements de Nantes, le Man, St. Etienne, et autres Bassins industriels de la Ruhr. Cette base locale d'auto-défense du prolétariat, qui se refuse d'accepter la situation de famine et de guerre imposé par les fractions du régime capitaliste, nous indique la signification réelle de la lutte des classes de l'avenir, en même

temps qu'elle pose le problème de la structure adéquate de cette lutte des masses ouvrières qui désormais dépassent l'organisation corporative d'usines et l'organisation syndicale.

La profondeur du cours réactionnaire que traverse l'histoire du mouvement ouvrier doit permettre à l'avant garde du prolétariat de contribuer à l'agrandissement des antagonismes entre les classes fondamentalement opposées.

En faisant chaque jour un travail opiniâtre de propagande contre la guerre, la famine, la surenchère des démagogues, augmentations de salaires, pour rejeter les erreurs théoriques du passé, ainsi que le mythe de la grève générale, outil de l'idéologie stalinienne en ces heures difficiles, nous contribuerons à détacher les masses inconscientes de l'idéologie capitaliste, ou la conscience capitaliste les entraîne dans un super carnage impérialiste.

9 Novembre 1947,

G. Renard.

LA THEORIE DE L'EXPERIENCE OU UNE PETITE HISTOIRE DU TROTSKYSME DISSIDENT.

Tout le monde proclame la valeur essentielle des principes pour la lutte prolétarienne et révolutionnaire. Cependant, il s'agit là d'une simple affirmation verbale, qui, non seulement ne détermine pas leur signification réelle mais aussi qui n'épuise pas la divergence qui existe quand à leur portée dans l'établissement des positions politiques autour desquelles la classe prolétarienne peut déclencher ses luttes contingentes et sa lutte finale. Les conditions actuelles — corruption avancée de l'idéologie ayant cours dans les milieux se réclamant du communisme nous permettent d'indiquer deux aspects particuliers quand à la déformation de la signification des questions de principe.

La première pourrait être appelée celle du répertoire ou du catalogue. Le militant, et surtout le dirigeant prolétarien, posséderait un dictionnaire marxiste ou seraient consignés dans des formules bien simples, les questions de principes qui, reliées à Marx ou à Lénine permettent de fabriquer un (Marxisme), ou un (Léninisme) bibliques dont on peut faire jaillir des anathèmes contre les hérétiques, ces derniers

seraient surtout ceux qui s'élevant contre la répétition à des situations profondément modifiées, de la politique appliquée par Marx ou Lénine, essaient de traduire, par des principes les nouvelles expériences de la lutte prolétarienne. Le soi-disant marxiste ou léniniste élèvera au rang d'un Dieu Marx ou Lénine, mais c'est une vénération de décor, car, en réalité, ces grands chefs prolétariens sont ainsi poignardés. A chaque occasion, le problème sera posé interrogativement une question de principe est-elle en jeu? Dans la négative, il faut se laisser aller aux suggestions des situations, se livrer à des conjonctures sur les avantages que l'on peut retirer de la lutte, car, en définitive, Marx aussi bien que Lénine, tout intransigeants qu'ils aient été sur des questions de principe ne se jetaient-ils pas dans la mêlée pour réaliser le plus grand nombre d'alliés sans aucune considération quand à la nature de ces derniers, sans établir d'avance si leur nature sociale leur permettait de fournir un réel appui à la lutte révolutionnaire? Pour ces marxistes du dictionnaire, Marx et Lénine ne sont donc que des manœuvriers de grande envergure, qui peuvent réaliser le grand succès du prolétariat justement parce qu'ils ne se laisseront pas guider par des questions de principes pour déterminer les bases concrets de la lutte ouvrière.

La seconde déformation pourrait être centralisée autour de la formule de la théorie de (l'expérience) le militant qui expose une position de principe dans une situation donnée, se hâte d'ajouter que cette position serait valable si tous les ouvriers étaient communistes, qu'ils seraient bien heureux de pouvoir l'appliquer, mais qu'il est forcé de tenir compte des situations concrètes et surtout de la mentalité des ouvriers; à cet effet, il choisira une position intermédiaire de combat et il dira que l'évolution ultérieure de la lutte ne pourra qu'orienter les ouvriers là où se trouvent, à la fois les armes et les organismes permettant la lutte et la victoire. Au sommet d'une multitude d'expériences: inévitables, se trouverait la réalisation de la condition concrète pour la victoire révolutionnaire.

C'est au nom de ces principes que le retour de la vieille "démocratie" Bourgeoise" devait permettre au groupe trotskyste dissident s'intitulent lutte de classe 4ème Internationale d'entreprendre à nouveau, un travail d'agitation économique, parallèlement aux développements de ses forces politiques, son journal politique "la lutte de classe" se doublait d'un organe d'agitation économique (la voix des travailleurs) ce dernier avait pour tâche de coordonner "les oppositions syndicales lutte de classes" c'est à dire les "fractions opposantes au sein de la C.G.T.", la consigne était: faire lutter les ouvriers au sein de la C.G.T.. En supplément de ce journal bi-mensuel, des bulletins mensuels étaient distribués dans plusieurs usines de la région parisienne l'effort incontestable et la volonté opiniâtre de vaincre les obstacles, la lutte défensive contre les éléments staliniens

devaient amener quelques ouvriers à la compréhension des idées trotskystes de ce groupe opposé uniquement pour problème de tactiques aux officiels de la "4ème Internationale"

C'est ainsi que Citroën Levallois, Citroën Grenelle, Citroën Clichy, Gnome et Rhône, Thomson, et autres usines voyaient se développer de petits noyaux ouvriers. La centralisation s'effectuait en des réunions générales, ou la discussion sur les questions pratiques devaient apporter, selon ce groupe, la maturité politique des ouvriers.

Malgré tous les efforts et le courage de ces militants, la théorie de "l'expérience", la structure organisationnelle, et la fermeté des principes léninistes". Cette expérience devait néanmoins s'affirmer négative.

Les ouvriers d'abord, puis les militants ensuite désertèrent les réunions. Les camarades les plus expérimentés essayèrent de pallier à cette situation qualifiée de crise historique, pour autant qu'ils en comprenaient eux-mêmes les causes.

On expliqua qu'il ne fallait pas relâcher les efforts, on modifia la structure organisationnelle du groupe, en un mot on lutta, mais rien n'y fit. Le journal "la voix des travailleurs" devait disparaître pour permettre à l'organe "politique" de continuer son œuvre juger pour l'heure de beaucoup plus importante.

Il restait toutefois les bulletins mensuels distribués gratuitement, hélas et pour cause ces bulletins eux-mêmes ne devaient résister à la profondeur du cours réactionnaire. Bien qu'ils ne comprenaient pas eux-mêmes la situation de reflux imposé au prolétariat depuis la faillite de la Révolution d'Octobre, les camarades essayeront de remonter le courant à la méthode trotskyste. Ils publieront leur organe politique en hebdomadaire mais là comme ailleurs un bilan de faillite, manque de finances. Un coup de barre à droite, un coup de barre à gauche, en élevant un peu plus les et Trotsky à la hauteur d'un Dieu, une nouvelle théorie est découverte, elle consiste à unifier les forces qui restent encore au groupe dans une seule usine, puisque les camarades pensent que la situation évolue toujours rapidement vers la révolution selon la grossière théorie de Trotsky.

C'est donc la Régie Renault qui servira de champ d'expérience du Trotskysme, car en vérité depuis la naissance de ce groupe soit depuis 1938, toute l'activité de celui-ci été un vaste champ d'expérience toutes aussi négatives.

En se livrant aux conjonctures nouvelles des avantages que l'on peut tirer de la lutte, en jetant l'anathème contre les hérétiques que nous sommes on s'engage dans un travail d'agitation chez Renault.

Les conditions économiques moins mauvaises que partout ailleurs

dans l'industrie devaient faire patiner ce travail de trade unionisme il a fallu beaucoup d'efforts pour fomentier de petits groupes et cela malgré le véritable mécontentement existant.

Profitant toutefois d'une réaction sporadique et très inconsciente aux conditions de famine du régime et du Bénéfice de l'amorçage du tournant stalinien conséquence de la situation politique internationale le groupe trotskyste U.C.4 pouvait se parer de la gloire d'un mouvement de grève qui a fait couler beaucoup d'encre sur les plumes des journalistes de toutes catégories.

On pouvait très provisoirement justifier la théorie de l'expérience chez les trotskystes à la condition d'oublier que pour réussir ce tour de force il avait tout simplement fallu se déclarer, se camoufler, et aussi supprimer son "journal politique". En bref, faire tout le contraire de l'enseignement de Lénine dans, "que faire". C'est à ces conditions que l'on doit la sortie de la nouvelle "voie des travailleurs" de chez Renault.

Continuer d'apprendre aux travailleurs que la lutte qui devait se mener au sein de la C.G.T. n'était plus chose facile, quand ces derniers qui avaient crû pour quelques instants à la capacité de leurs nouveaux dirigeants avaient reçu quelques pluies de coups bien placés de la part des éléments cégétistes, ainsi s'explique l'orientation qui amène ce groupe à la formation d'un prétendu Syndicat autonome. Une simple tactique pour parvenir à des "fins politiques".

Les méthodes sont les mêmes, toute une partie du journal V.D.T. est écrite et son orientation est dirigée par les plus expérimentés du groupe Voie du Centre qui ne connaît Renault qu'au travers des militants de base, voir de la cellule, en fait c'est toute l'orthodoxie de Lénine dans les mauvais jours de la Révolution d'Octobre: mais qui sera la véritable Lénine?

Nous disions provisoirement, car malgré tous les efforts l'entreprise de confusion le S.D.R. devaient à son tour s'engager sur le même chemin que les expériences du passé.

Une nouvelle tentative de grève pour les 11 % non accordés paraît-il et une invitation à voter sur les listes du regroupement révolutionnaire (voir P.C.I. qui se dissout au travers de chaque consultation électorale) devaient suffire aux travailleurs de la Régie Renault à faire la seule expérience possible de ce que représente l'idéologie trotskyste, même quand elle se camoufle sous un masque aussi grossier.

Il nous a suffi d'assister à une des toutes récentes réunions pour tâter le degré de la combativité de cette poignée de travailleurs fatigués par ces mouvements qui accroissent encore leurs dif-

ficultés. La Direction de la Régie a jugé le moment opportun pour se débarrasser des perturbateurs. Les principaux dirigeants du S.D.R. sont mis à pied pour une durée illimitée, sans aucune réaction ouvrière, quant aux autres, ils seront de plus en plus noyés par le tournant à gauche de la CGT. N'en déplaise à de bons camarades pour lesquels nous conservons notre amitié, s'il est exagéré de parler de liquidation complète du SDR, il est bon de noter que les défaites s'accumulent chaque jour de plus en plus les obligeant ainsi à se décolorer davantage au point de se fondre avec la masse qui suit le cours réactionnaire. Car en vérité on ne peut pas être avec la masse, quand celle-ci épouse le cours réactionnaire de l'idéologie bourgeoise, et en même temps prétendre au titre de révolutionnaire. Il serait bon que les camarades se familiarisent avec le matérialisme dialectique "même ceux qui prétendent que notre littérature leur fait mal au ventre". Quand à nous, nous pensons que dire la vérité, ne rien cacher aux travailleurs de leurs difficultés pour parvenir à leur finalité historique, c'est la, la meilleure arme de propagande.

Puisse se faire, que cette théorie de l'expérience serve au moins à ces camarades pour comprendre que l'avenir de la révolution ne dépend pas de la tactique en vue d'obtenir le plus grand nombre d'alliés, mais au contraire de la tactique capable de garantir la cohérence des principes de classe.

R.Goupil 1/11/47

P.S. : 1°) Les ouvriers responsables du SDR mis à pied à la suite du vote organisé dans leur secteur, ont été réintégrés à la suite du résultat de la commission paritaire, ou le délégué de la CGT a défendu le SDR devant la direction et par principe pour le respect du droit de grève.

2°) Les camarades peuvent se sentir choqués du fait que nous affirmons que l'expérience reste négative pour chaque action entreprise par ce groupe. Ils ont absolument raison d'invoquer qu'ils recrutent toujours quelques travailleurs qu'ils éduquent politiquement. Ce qu'ils oublient, c'est qu'un travail d'agitation est destiné à remuer la masse, et les individualités qu'ils recrutent ne sont que de passage dans le groupe. Mais ce qui est pire, c'est qu'ils sortent du groupe aussi confus sur les problèmes politiques qu'au moment où ils sont rentrés.

R.G.

"PROGRAMME TRANSITOIRE" ou PROGRAMME REVOLUTIONNAIRE

Toute l'histoire du mouvement ouvrier est dominée par le problème de savoir sur quoi reposer la lutte du prolétariat en tant que classe: sur la contingence ou l'historique. La notion même de la "classe" a été rendue confuse, par l'emploi qu'on en faisait tantôt pour représenter une couche sociale occupant une place particulière dans la production et la société telles qu'elles sont données, existantes, tantôt pour exprimer, en plus de leur état économique distinct et présent, un rôle historique spécifique qui fait de tel ou tel groupement social un élément moteur de l'histoire humaine, de son développement et des transformations de son organisation.

Le socialisme, dans son expression scientifique-marxiste n'a pas le mérite d'avoir découvert la division de la société en catégories économiques. L'existence de diverses catégories, l'opposition de leurs intérêts et la lutte que ces intérêts divergents engendrent au sein de la société, ont été connus bien avant Marx et les penseurs socialistes en général. Le mérite du socialisme scientifique a été de mettre en lumière non pas la division de la société en groupes sociaux opposés aux intérêts divergents mais la notion de "classes fondamentales" qui sont à la fois la condition et l'expression d'un système social, de la société telle qu'elle existe ou telle qu'elle est appelée à devenir. Le trait caractéristique de ces classes fondamentales est de se fonder, de faire un, avec le type de société qu'elles ont engendré et qu'elles gèrent, ou de s'y opposer et de tendre à la détruire.

Les catégories économiques exprimées par des couches sociales particulières et divergentes ne créent pas pour autant des sociétés distinctes, elles sont au contraire des éléments composant nécessaires d'une société donnée. Elles n'existent pas par elles-mêmes, mais uniquement en tant que parties intégrantes d'un TOUT social qui a pour fondement un système économique-social-politique en conformité avec le degré de développement des forces productives et de la classe.

En confondant toutes les luttes que se livrent les diverses couches sociales et en les plaçant sur un même plan à l'échelle de l'histoire, on s'interdit la possibilité de saisir le déroulement réel de la force motrice propulsant son mouvement. La phrase du "Manifeste Communiste": "... L'Histoire de toutes sociétés jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire des luttes de classes..." peut être comprise dans deux sens, le descriptif et l'interprétatif. Le côté descriptif constate l'existence des intérêts opposés dans la société et la lutte qu'elles engendrent. Il constate un fait dans l'histoire mais n'explique pas pour autant l'histoire elle-même.

Pour comprendre la tendance dans laquelle a évolué la société à une période donnée, il ne suffit pas de constater l'existence des luttes entre intérêts antagonistes, la lutte entre oppresseurs et opprimés, mais encore il faut qu'il ait existé un groupe social dont les intérêts particuliers soient trouvés concordants avec la possibilité de développement des forces productives et la nécessité pour celles-ci de briser les cadres trop étroits de l'ancienne société.-

Autrement dit, si la lutte de classe est la force motrice propulsant l'histoire sociale de l'humanité, la notion de classe correctement comprise ne peut pas être attribuée à toute couche sociale luttant pour ses intérêts économiques particuliers, mais uniquement à ceux des couches sociales dont les intérêts et la lutte se confondent au moment donné avec la nécessité même du développement social productif. La petite bourgeoisie, les commerçants, les artisans, les techniciens, la paysannerie, sont autant de réalités économiques, des catégories sociales existantes dans la société moderne, que le capitalisme et le prolétariat. La lutte qu'elle se livrent pour la défense de leurs intérêts particuliers est un fait patent, indéniable, constant. Cependant leurs luttes ne se posent pas comme objectif et ne déterminent pas un bouleversement de la société. C'est une lutte économique mais non historique. Elles ne déterminent pas l'histoire. La notion, de classe, dans le plein sens du mot, n'est donc pas une simple distinction économique: pas davantage on ne peut ramener cette notion de classe à la distinction entre oppresseurs et opprimés, entre exploiters et exploités. Elle contient cette distinction, mais en même temps elle la dépasse. La lutte des opprimés contre les oppresseurs est inhérente à l'existence même de l'oppression. Cependant ce n'est pas la lutte des esclaves, qui a déterminé la transformation de la société esclavagiste en société féodale. Cette transformation de société, cette étape de la marche de l'histoire, a eu bien moins pour condition déterminante la révolte des esclaves (la plus grande révolte d'esclaves, celle de Spartacus, c'est soldée par un échec) mais le développement des conditions de la production agricole, et de qui plus est, la nouvelle classe dirigeante, les féodaux, ne se recrutent pas dans l'ancienne "classe" opprimée, ne se constituent pas à partir des anciens esclaves mais bien d'une fraction de l'ancienne classe dominante, esclavagiste. Les esclaves ont lutté pour leur libération, mais leur lutte n'a pas été l'élément déterminant de l'histoire. Ils faisaient partie, en tant que catégorie sociale opprimée, de la société esclavagiste, comme ils firent partie plus tard, opprimés en tant que serfs, de la société féodale. Ils ne présidaient pas à ce changement de la société. Ils ont subi l'histoire mais ne l'ont pas faite. Le fait d'être une couche sociale opprimée n'a pas davantage fait d'eux une classe, qu'il n'a fait de leurs révoltes une révolution, et cela pour la raison, que la condition sociale ne contient pas toujours nécessairement et forcément un devenir historique.

La désignation de classe appliquée à tout groupe social du fait qu'il se trouve dans une situation économique ou sociale particulière ne fait qu'obscurcir la notion.

A la place d'un outil théorique permettant de comprendre les événements historiques, il ne reste plus qu'une jonglerie d'une terminologie vide de tout contenu. Une couche sociale n'est une classe qu'à la condition de comporter un devenir social, d'occuper non seulement une situation économique, mais une place historique, d'être à la fois l'expression et l'artisan actif de cette étape de l'histoire. Ce n'est pas la position immédiate qui la caractérise, mais uniquement le rôle qu'elle est appelée à jouer dans la direction l'évolution et la transformation de la société.-

En ne maintenant pas la distinction fondamentale entre classe, au sens historique et catégories sociales économiques, en confondant tout par la même terminologie, non seulement on élève ces couches sociales à la hauteur de moteur de l'histoire, on accorde à leurs luttes une portée qu'elles n'ont pas et ne peuvent avoir, mais - et ceci est d'une conséquence infiniment plus grave - par là même on ramène la classe et sa lutte décisive pour l'histoire, au niveau d'une catégorie économique. C'est sur ce double inversement et cette altération de la réalité que repose le fondement théorique du réformisme dans le mouvement ouvrier et la justification de ses pratiques prétendues positives, constructives, progressives, et de ses réalisations immédiates de ses programmes minimum, dont le Programme Transitoire du trotskisme, en dépit de sa phraséologie radicale, n'est qu'une variante.-

))))))°((((((

OUVRIER, condition économique OU PROLETAIRE, classe historique et politique déterminante-

L'ouvrier occupe une situation bien distincte dans le système capitaliste. Il est le vendeur apparemment libre et le possesseur de la force de travail, cette marchandise particulière qui a la faculté de produire plus de valeur qu'elle ne contient et que nécessite sa reproduction. Ayant accepté l'acte de vente de sa force de travail, l'ouvrier reçoit en principe (+) l'équivalent de la valeur qu'il a ex-

(+) note en bas de la page suivante-

cédé et qui lui est remise sous la forme de produits alimentaires et autres, autres produits nécessaires à sa subsistance, ou plus exactement la représentation monétaire momentanée de ces produits. C'est le salaire. Il importe de retenir, que le salaire est l'équivalent strictement de la valeur de la force de travail, c'est à dire le temps de travail dépensé pour l'obtenir, et que pas un instant il n'est question pour lui de payer les suppléments de valeur que la force de travail est susceptible de produire une fois mise en mouvement dans le processus productif. Cette faculté de la force de travail, l'ouvrier l'aliène au capitaliste dans le marché qu'il conclue avec lui et par lequel il lui vend sa force de travail. Il ne saurait en être autrement. Non seulement parce que dans un système économique basé sur la loi de la valeur une faculté ne saurait être mesurée, ni en conséquence être échangée, mais aussi parce que cette faculté de produire plus que sa valeur n'existe pas en soi dans la force de travail. Et même si elle existait à l'état latent, incluse dans la force de travail, elle ne représenterait absolument rien comme valeur. Elle n'existe d'ailleurs que sous certaines conditions et varie avec ces conditions. Elle n'apparaît que dans le processus de la production, en contact avec les autres éléments de la production et en premier lieu, en contact avec les moyens de production.

Pour passer de l'état de faculté à l'état de valeur il faut que le processus de la production ait permis sa manifestation et sa concrétisation, et la grandeur de sa valeur variera en proportion inverse de la grandeur de la valeur de la force de travail et en proportion directe du développement technique des moyens de production. Or le fondement de la société capitaliste est basé sur la séparation des moyens de production d'avec les producteurs. Ces derniers n'existent qu'uniquement à titre de supplément de travail présent nécessaire au travail passé, de travail présent au travail mort accumulé et lui est subordonné. Aussi tant que subsiste un système économique basé, d'une part sur la séparation des moyens de production d'avec les producteurs, et d'autre part sur la loi de la valeur; les producteurs ne sauraient d'après les lois découlant du système, prétendre valoriser la faculté inhérente à la force de travail de produire plus que sa valeur, ni prétendre en réclamer une équivalence en échange de cette faculté.

Toute la lutte se déroulant entre les ouvriers et les possesseurs du Capital et qui se situe sur le plan de l'appréciation et de l'é-

 (+)-(note de la page précédente)- En réalité, dans la pratique, le prix de la force de travail ne correspond pas exactement à la valeur de celle-ci comme c'est le cas pour toutes les marchandises, le prix oscille constamment autour de la valeur. Cette oscillation est déterminée par des facteurs qui ne viennent pas de la sphère propre de la production, mais de la sphère de l'échange, des conditions du marché du rapport de l'offre et de la demande, etc...

tablissement de la valeur de la force de travail loin de porter atteinte aux principes même du système ne fait au contraire que de l'explicitier et de le proclamer. Les ouvriers ne se présentent pas en tant que les véritables maîtres des produits qu'ils ont créés par leur travail, ils ne proclament pas leur droit sur les produits, ils ne font que réclamer le réajustement du prix de la force de travail qu'ils estiment au dessous de sa valeur. Ainsi reconnaissent-ils en fait et en droit le système économique établi. Non seulement ils reconnaissent le fait de leur séparation avec les moyens de production, mais acceptent comme légitime l'aliénation du produit de leur travail, car ce n'est pas d'après la masse des produits qu'ils réclament le montant de leur part, mais uniquement d'après ce qu'ils estiment être la valeur de leur force de travail. L'opposition de leurs intérêts à ceux des capitalistes et la lutte réelle qu'ils livrent pour la défense de leurs intérêts, ne font pas encore des ouvriers une classe opposée au système économique comme tel. Sur ce plan les ouvriers présentent une couche sociale aux intérêts particuliers, certes mais qui n'est rien de plus qu'une opposition interne, une manifestation vivante d'un système social basé sur des contradictions et des antagonismes d'intérêts. Leur opposition se situe à l'intérieur du cadre du régime, et leur lutte pour la défense de leurs intérêts ou l'amélioration de leurs conditions de vie immédiate, ne présentent du point de vue de l'évolution historique, un intérêt supérieur à la lutte de toute autre couche sociale: l'artisanat, ou la paysannerie par exemple. Nous ne discutons pas ici sur la légitimité de la lutte des ouvriers pour la défense et l'amélioration de leurs conditions de vie. Cette lutte est mille fois juste et tout homme qui n'a pas partie liée avec les exploités ne saurait un seul instant hésiter d'appuyer de toutes ses forces les revendications des ouvriers, comme du reste la lutte de tous les opprimés. La question posée est de savoir sur quel plan se situe la lutte des ouvriers et si la lutte pour un plus haut prix de la force de travail constitue un moment de négation et de dépassement du système capitaliste, ou au contraire ne fait que le maintenir dans le cadre du système, et de l'illustrer? Encore une fois il ne s'agit pas de nier la justesse ni la valeur de la lutte économique menée par les ouvriers, mais de savoir si cette lutte fait d'eux une classe dans le sens historique du terme. La situation suffit-elle à faire d'eux une force, la situation d'exploités et d'opprimés à en faire une force révolutionnaire?

Une lecture superficielle de la littérature socialiste et notamment des œuvres de Marx et de Engels pourrait dans une certaine mesure accréditer une telle idée. On peut évidemment trouver maints passages dans cette littérature où l'idée d'une transformation de la société capitaliste par le prolétariat découlerait du fait de la position économique des ouvriers luttant contre l'exploitation inhumaine à laquelle ils sont condamnés. Cependant, si Marx et Engels, et d'autres penseurs du socialisme scientifique, ont dénoncé avec la dernière énergie l'exploitation capitaliste, et les misérables conditions des ouvriers, si ils ont soutenu à chaque instant la lutte

des ouvriers contre cette exploitation, ils n'ont pas fait découler de ces faits la nécessité du socialisme. C'est avec la même haine et la même indignation que Marx et Engels parlent des classes exploitrices dans l'histoire, et avec la même sympathie en manifestant le même sentiment de solidarité humaine et révolutionnaire qu'ils en parlent de la révolte des esclaves, de la guerre civile des paysans, et en général de toute lutte des opprimés dans l'histoire. Ce qui fait la différence essentielle entre le prolétariat et tous les opprimés dans le passé, c'est qu'il surgit dans une période historique où le développement de la société humaine et de la production rendent possible et nécessaire la transformation et la construction d'une société où l'exploitation de l'homme par l'homme serait à jamais dépassée. Ces conditions historiques font que les ouvriers de par leur situation d'une catégorie sociale la plus opprimée, la plus exploitée et la plus déshumanisée, peuvent seuls prendre la tête de cette transformation sociale. Les ouvriers qui rendent possible leur formation en classe révolutionnaire et c'est ainsi qu'ils acquièrent la mission historique la plus révolutionnaire de l'histoire: l'émancipation de l'humanité. Ce n'est pas dans leur situation d'exploités que réside et d'où découle leur mission révolutionnaire, cette mission n'apparaît que quand, de la position de salariés luttant pour de meilleures conditions de vente de leur force de travail (position d'aménagement dans le cadre du capitalisme) les ouvriers s'élèvent et passent à la position de PROLETARIAT se posant pour but la NEGATION de leur propre situation de salariés par la destruction de la société présente qui la conditionne. Ce n'est qu'alors qu'on peut parler et qu'il y a le fait de processus de formation de classe. L'essence révolutionnaire des ouvriers n'existe pas "en soi", ni dans leur état d'exploités, ni dans leurs luttes économiques, mais uniquement dans leur prise de conscience de l'évolution et des possibilités de transformation sociale qu'elle a engendré, et dans leur action volontaire consciente en vue de cette finalité à atteindre. Entre le processus de constitution en classe et la nature révolutionnaire de la classe il y a identité. Il est impossible de parler de tendance révolutionnaire en dehors d'un moment de la constitution de la classe, et il est un non sens de parler de classe prolétarienne indépendamment de sa conscience et de sa volonté révolutionnaire.

Contre ceux qui font découler la notion de classe d'une situation économique donnée, R. Mondolfo a raison quand il écrit: "...l'existence d'une classe, comme créatrice d'un nouveau processus historique, n'est pas une pure donnée objective; en dehors de la lutte dans laquelle se réalise et se manifeste la formation de sa conscience et de sa volonté, la classe pourra exister pour la science économique, non pour l'histoire...", et il ajoute, "... c'est là une pensée à laquelle Marx et Engels sont restés fidèles dès leurs premiers écrits." (R. Mondolfo, -Le matérialisme historique d'après F. Engels- Ed. Girard) - Cette référence est absolument exacte. Nous lisons par exemple dans le livre d'Engels "La Situation des Classes Laborieuses en Angleterre," qui marque le début de son œuvre de Fondateur du Socialisme scientifique, celui-ci écrit: "...La classe n'existe comme réa-

réalité historique, c'est à dire comme force active et créatrice, que dans la mesure où elle a su s'élever jusqu'à la conscience de la nécessité de lutter contre les circonstances réelles, jusqu'à la volonté de se révolter contre l'assujettissement..." Revenant sur cette pensée, Engels écrit 30 ans après, dans "La Guerre des Paysans"

"...La divergence des intérêts n'est pas encore lutte de classes, tant que dure la longue habitude de l'assujettissement transmise de générations en générations..."

La classe opprimée forme d'abord "une classe vis-à-vis de la classe dirigeante, mais non pas encore par elle-même". Ainsi s'exprime Marx dans la "Misère de la Philosophie" en polémiquant contre Proudhon. Pour Marx existe donc une distinction qualificative de la plus haute importance entre les différentes phases de la vie d'une classe et on peut se demander ce qu'est une classe qui n'existe "pas par elle-même" si ce n'est autre chose qu'une catégorie économique d'individus n'ayant d'autre existence historique que celle du système social dont ils ne sont qu'une partie. Ce qui ressort avec netteté de cette idée de Marx est que la situation de salarié ne fait pas encore des ouvriers une "classe par elle-même". Cependant, à un moment donné cette même catégorie, - ces ouvriers dont la situation de salariés et leur rapport économique avec la bourgeoisie n'ont pas changé, - changent qualitativement de nature au point de devenir, d'après Marx, une "classe par elle-même". Pour acquérir ce nouveau caractère et pour transformer leur état qui, de celui de SALARIAT, - (ce que Marx appelle "classe vis-à-vis de la classe dirigeante"), - en celui de PROLETARIAT, - ("classe par elle-même"), - il est nécessaire que les ouvriers occupent une fonction historique, qu'ils prennent conscience de cette fonction propre à eux et qu'ils la manifestent dans leur comportement et action. C'est ce processus que Marx appelle dans le "Manifeste Communiste" , "...l'organisation du prolétariat en classe dominante..."

Est parfaitement juste ce résumé donné par Mondolfo, - "Pour Marx et pour Engels c'est toute une classe qui par sa condition historique de "Unmenschlichkeit" (non-humaine) est poussée dialectiquement à l'affirmation de la "Menschlichkeit" (l'humain, et cette classe est le prolétariat, dans la mesure, bien entendu, où il est parvenu à sa conscience de classe, qui est en même temps qu'une négation de la Unmenschlichkeit, la conscience et l'affirmation de l'Humanité".

"...Les ouvriers...", écrivait encore Engels, "...ne sont des hommes qu'à partir du moment où ils éprouvent de la colère contre la classe dominante; ils deviennent des bêtes dès qu'ils se plient docilement au joug et qu'au lieu de penser à la briser ils cherchent à rendre agréable leur vie d'esclaves..." (Situation des classes laborieuses)

La conscience de la misère, pré suppose l'existence réelle de la misère. Mais cette dernière, par elle-même n'est pas encore la conscience qu'on a d'elle, ni n'engendre forcément et automatiquement la prise de conscience. Dans son étude, à plus d'un point remarquable sur

"La Situation des Classes Laborieuses en Angleterre", Engels insiste sur la différence existante entre les ouvriers anglais et irlandais. Ces derniers qui sont au plus bas degré de la misère, sont cependant les éléments les plus réfractaires à toute prise de conscience, à tout sentiment de rébellion. Et reproduisant le tableau suivant de Carlyle: "...L'Irlandais avec ses haillons et son rire sauvage, ... vit tout heureux dans la première porcherie ou le premier chenil... il vit dans son obcénité et sa nonchalance, dans sa violence d'ivrogne, parfaite incarnation de l'abjection et du désordre..."; Engels oppose à cette misérable masse, véritables bêtes humaines, les ouvriers anglais dont le salaire moyen est plus élevé que celui des autres catégories. Ces ouvriers industriels sont les plus avancés au point de vue de la conscience et de l'organisation. Cette observation d'Engels a pu être amplement confirmée, et un peu dans tous les pays, depuis un siècle. Elle s'inscrit en faux à la théorie simpliste faisant découler en droite ligne et uniquement de la misère croissante des masses: la révolution socialiste... Cependant il ne s'ensuit nullement de cette constatation de fait, - comme le prétendent les réformistes, - que la prise de conscience et la volonté révolutionnaire sont déterminées par de meilleures conditions d'existence des ouvriers. Engels, et à sa suite d'autres révolutionnaires ont mis en évidence la tendance à l'embourgeoisement d'une partie des ouvriers les mieux payés précisément et leur évolution vers la constitution d'une aristocratie ouvrière, qui a autant de commun avec le rôle révolutionnaire du prolétariat que la bourgeoisie elle-même. La théorie du pire, déterminant la conscience par la misère croissante, comme la théorie réformiste, qui à l'opposé veut faire surgir la conscience graduellement et en fonction des meilleures conditions de vie acquies par les ouvriers, sont également fausses.

Ces deux théories ont ceci de commun, qu'elles font découler automatiquement l'absence de conscience du phénomène existant, en identifiant la conscience et l'être, au lieu d'en cerner un développement dans un processus dialectique.

Le problème du passage de l'être au conscient, les conditions qui y président, est d'une importance décisive, et se trouve au coeur de la préoccupation de la recherche théorique et l'activité pratique des révolutionnaires. Le plus grand mal qui peut être fait au mouvement révolutionnaire et qui doit être inexorablement dénoncé, est cette tendance à escamoter les difficultés du problème en les niant ou plutôt en se le niant. Cette casuistique matérialiste qui, par un jeu de passe-passe, parvient à substituer la conscience (et l'être condition de sa volonté et de la praxis) par l'être, ne vaut pas plus que la mystification idéaliste pour qui la conscience tient lieu et place de l'être même. Ce matérialisme qui veut que la conscience socialiste ne soit que le reflet dans le cerveau des ouvriers de leur situation économique, au lieu de poser le socialisme comme une affirmation volontaire consciente, des hommes qui, dans des conditions historiques déterminées ils opposent à leur situation économique, en la

niant, ce matérialisme là n'est qu'impuissance fataliste. Dans les conditions les meilleures, et en lui accordant les meilleures intentions, il transfère la marche vers le socialisme aux forces économiques elles-mêmes. D'après ces matérialistes, ce seront les forces économiques qui engendreront le socialisme, les hommes ne seront que les exécuteurs de la volonté des choses. La volonté propre des hommes disparaît en tant que facteur agissant. L'histoire ne serait qu'un mouvement rectiligne à sens unique, allant toujours des choses aux hommes, les premières déterminant unilatéralement la conscience et la volonté des derniers. L'histoire ne serait pas l'œuvre des hommes mais serait tout simplement vécue par eux. La seule réalité existante sera uniquement le domaine des choses, des objets, tandis que les hommes dans leurs pensées, leurs idées leur volonté et conscience ne seraient que le reflet idéal miroitant le monde extérieur mais n'ayant pas d'existence réelle propre. Le Dieu des idéalistes serait ainsi ramené du ciel à nous (à terre) et s'incarnant dans la "matière" il continuerait ainsi sous cette forme matérielle à poursuivre sa vie, imposant sa volonté toute puissante et tyrannique aux hommes.

Il a toujours existé une tendance dans le socialisme, qui confondait trop facilement le matérialisme historique avec un matérialisme mécaniste et positiviste, qui ne concevait le déterminisme économique que d'une façon étroite quasi fataliste; le rapport entre l'économie et les hommes serait un rapport de cause à effet. Combat-tant avec violence ces tendances, Engels écrivait à la fin de sa vie, (+) contre Ernest qui faisait sienne "l'extravagante affirmation du métaphysicien Düring que pour Marx l'histoire s'accomplit à peu près automatiquement sans l'intervention des hommes (qui la font), et que ces hommes sont mis en mouvement par les conditions économiques (qui sont pourtant l'œuvre des hommes) comme des pions d'un jeu d'échecs..." Revenant sur la même idée, Engels écrit dans sa lettre à Bernstein en 1894, "...Il n'y a donc pas, comme d'aucuns en arrivent à l'imaginer, d'action automatique des conditions économiques; les hommes se font à eux même leur propre histoire, mais dans un milieu donné qui la conditionne...". Comme on voit, pour les fondateurs du socialisme scientifique, l'action des hommes n'est pas simplement un produit automatique des forces extérieures à eux. Les hommes, leurs vouloir, leurs aspirations, leurs idées et volonté est une réalité existante, un principe actif, et non simplement un reflet d'une réalité extérieure à eux. La pensée des hommes se développe en action-réaction avec le monde qui l'environne et dans lequel il existe. Le socialisme n'est pas le produit des conditions économiques mais un produit de la conscience des hommes et de leur volonté agissante dans des conditions économiques et historiques données. La conscience socialiste et la volonté révolutionnaire qui fait du prolétariat une classe se trouvent conditionnées par la situation économique mais non engendrée par elle. Il n'y a aucun fil conducteur qui,

(+).- "Sulla tattica socialista, - reproduit par Moncollof

partant de la situation économique des ouvriers même automatiquement et graduellement vers une prise de conscience de classe. De l'une à l'autre il n'y a pas une solution de continuité, mais un bond dialectique d'un plan à un autre.

MARCO

))))°((((

Le HIC DE L'HISTOIRE

Des camarades très bien attentionnés nous ont dit pendant la récente campagne électorale : "Les positions politiques défendues par vous sont peut-être justes; vos critiques contre les Trotskystes sont certainement le plus souvent valables mais votre activité ne porte pas car elle reste surtout théorique, tandis que chez les trotskystes elle est pratique. Aussi malgré les reproches qu'on peut adresser aux trotskystes on doit les soutenir dans leur action et notamment dans leur action électorale où ils présentent seuls une manifestation prolétarienne contre l'opportunisme et la bourgeoisie." Et de nous inviter, nous aussi, en dépit de notre critique, à faire front commun avec les trotskystes et de les soutenir dans leur action.

Front commun contre l'adversaire commun! Nous connaissons bien cette chanson au nombre infini de couplets. Front commun avec les trotskystes contre les staliniens. Avec les trotskystes et les staliniens contre le gouvernement socialiste. Avec les socialistes pour un gouvernement "ouvrier" contre le M.R.P. Avec tout le monde la "réaction R.P.F". Avec De Gaulle dans la résistance contre l'occupant fasciste étranger et son agent le

gouvernement Pétain. Il n'y a pas de raisons qu'on arrête là car on peut toujours trouver plus pauvre, ou plus réactionnaire contre qui il faut faire momentanément front commun avec n'importe qui, "avec le diable et sa grand'mère" comme disait Trotzky.

Et un camarade bien intentionné de nous réciter en exemple une vieille légende russe :

" Un vieux paysan s'en alla aux champs arracher la betterave. Mais la betterave bien enracinée ne cédait pas. Le paysan appela à l'aide sa vieille femme, et voilà la vieille derrière le paysan, tirant avec lui, mais la betterave n'en vient toujours pas. On fit appel à l'aide du fils qui après un essai infructueux appelle à son tour la bru qui appelle à son tour son garçon. Et l'opération recommençait toujours et toujours la betterave ne cédait pas. Le garçon appela au secours sa petite soeur qui en appela au chien, jusqu'au chat qui s'y mis. Voilà toute la maisonnée, hommes, femmes, enfants et bêtes, accrochés l'un derrière l'autre, à la queue-leu-leu tirant sur la betterave qui enfin céda."

C'est une bien belle histoire.
Mais le Socialisme n'est pas précisément une betterave.

Voilà le hic, cher camarade.

M.

L'INTELLIGENTSIA TROUVE UN REFUGE

" Koestler déclare que les conversations qu'il avait eues récemment avec Malraux l'avaient convaincu de la nécessité de pour la victoire du R.P.F " (Combat 29 Octobre 1947) lutter

Nous ne sommes pas de ceux qui sont facilement entichés de chaque nouvel intellectuel ou semi intellectuel venu et surtout de littérateurs à la mode qu'on porte pendant quelque temps au sommet de la gloire. Le désarroi du mouvement ouvrier

est tel que, de temps en temps apparaît un nouveau prophète prétendant enterrer le marxisme. Ces grands petits hommes croient découvrir de nouvelles théories au delà du socialisme scientifique; en réalité ils ne font que nous rabacher des vieilleries depuis longtemps effacées et dépassées par la théorie révolutionnaire du prolétariat.

Burnham, Koestler, Sartre et tant d'autres chacun dans son genre, se tranche une heure de gloire, par des nouvelles voies qu'ils découvrent pour guérir l'humanité souffrante. Mais leur gloire comme leur théories sont de courte durée. Au bout de peu de temps nous les retrouvons bien confortablement installés dans les offices du capitalisme.

Pour la plupart ce sont des écrivains qui ont passé quelques années de leur jeunesse dans le mouvement ouvrier. Mais le mouvement ouvrier d'aujourd'hui n'offre pas un terrain suffisant pour leur grandeur. La tâche ardue et obscure du révolutionnaire d'aujourd'hui ne peut satisfaire leur ambition et leur soif de jouer un rôle, leur goût de succès. Aussi se détournent-ils très "décus", ayant perdu confiance dans le prolétariat et dans la révolution socialiste dont la venue s'avère bien plus lente et pénible qu'on pouvait l'espérer. Ces intellectuels qui savent que leur vie est courte et que le temps passe vite ne peuvent attendre et perdre un présent certain pour un avenir problématique. Leur choix est vite fait, et après un court moment de crise de conscience ils s'installent le mieux possible dans le présent.

Le mécanisme de ce passage se fait en deux temps. D'abord on se fait antistalinien, oppositionnel, on écrit de grands livres sur les procès de Moscou, peu à peu on finit par assimiler le stalinisme au marxisme, les procès de Moscou à la révolution d'Octobre, on se donne l'air de chercher des nouvelles voies démocratiques à la réalisation du socialisme, on parle de "troisième front" et finalement prenant le courage à deux mains on fait le bond décisif en émettant des déclarations en faveur de la démocratie américaine ou anglaise.

Le troisième front est bien beau comme rêve, expliquent-ils, dans la réalité immédiate le monde aujourd'hui est divisé en deux blocs, le totalitarisme russe et la démocratie américaine. Nous ne pouvons faire autrement que choisir le moindre mal...et de choisir les uns pour la Russie (les moins intelligents et de moins en moins nombreux), les autres pour l'Amérique. C'est avec le vieux thème du moindre mal, de "l'antifascisme" que ces mêmes intellectuels nous ont justifié la deuxième guerre impérialiste, qu'ils justifieront la troisième. Comme écrit Kravchenko dans "J'ai choisi la liberté": Plus s'approche le moment de la prochaine guerre plus fréquentes deviennent les déclarations proguerrières de ces faux prophètes en socialisme. Burnham a fait des déclarations retentissantes pour la guerre.

préventive antirusse. Malraux est un grand personnage du R.P.F. Sartre et son équipe tourne de la queue vers le Parti socialiste. Koestler vient de faire une déclaration en faveur de De Gaulle. A qui le tour ? La compétition est ouverte. Le tour est à V. Serge, M; Pivert et autres clercs de la gauche socialiste et du "troisième front".

Quant au prolétariat il n'y a pas pour lui de troisième front mais un seul et unique : celui de sa classe contre la société capitaliste dans son ensemble, quelle que puisse être sa subdivision momentanée interne en Etats fascistes, démocratiques ou soviétiques.

L'intelligentsia qui s'est un moment malencontreusement fourvoyé dans le prolétariat prend la fuite. Bon débarras et bon voyage. Que chacun reprenne sa place. Le prolétariat dans sa rude lutte ne peut que gagner en se soulageant de ces quelques transfuges de l'intelligentsia. C'est une question d'hygiène élémentaire.

Mais puisse l'aventure koestlérienne et burnhamienne inciter certains militants ouvriers à plus de prudence à l'avenir et à ne pas se laisser émerveiller par les belles plumes au derrière du premier paon venu.

M.C

LENINE PHILOSOPHE

(suite de J. Harper)

LA REVOLUTION RUSSE. Cette convergence de conceptions philosophiques chez Plechanow et Lenin, leur différentiation commune d'avec le marxisme, montre leur origine commune dans les conditions sociales russes. Le nom ou l'étiquette d'une théorie ou d'une doctrine dépend de sa source spirituelle, désigne la théorie antérieure chez qui on a appris le plus et qu'on s'apprête à suivre. Mais le contenu réel d'une doctrine dépend de son origine matérielle et est déterminé par les conditions sociales dans lesquelles il s'est formé et sur lesquelles il doit agir. C'est bien là un des axiomes du marxisme que les grandes idées sociales et les courants idéologiques expriment les buts des classes c'est à dire les nécessités du développement social et se développent avec les luttes de classe mêmes. On ne peut donc les examiner en dehors de la société et de la lutte de classe. Et ceci vaut également pour le marxisme lui même.

Au début de leur développement Marx et Engels étaient dans les rangs (indécis) non différenciés encore de la bourgeoisie, contre l'absolutisme allemand. Leur évolution ultérieure vers le matérialisme historique est l'expression théorique du développement de la classe ouvrière vers la lutte de classe indépendante contre la bourgeoisie. L'opposition pratique s'exprime dans une opposition théorique. Avec la lutte de la bourgeoisie se développe - d'accord sur le fond avec Feuerbach - le matérialisme bourgeois qui se sert de la science de la nature pour combattre la religion et miner par là les vieilles puissances. La classe ouvrière ne peut pas s'appuyer sur les sciences de la nature. Elle doit lutter contre la bourgeoisie qui a mis cette science à son service. L'arme théorique du prolétariat est la science du développement social. Combattre la religion à l'aide des sciences de la nature n'a pour lui aucune valeur propre, car il sait qu'avec le développement capitaliste et notamment grâce à sa propre lutte de classe la religion est déracinée. De cette donnée évidente que les idées

viennent du cerveau, il n'a que faire. Il doit savoir de quelle façon les idées jaillissent de la société. C'est cela le contenu essentiel du marxisme tel qu'il se développe dans les cerveaux du prolétariat en une force vive motrice, comme la théorie qui exprime sa force croissante par une organisation et une compréhension révolutionnaires. Et quand dans la deuxième moitié du 19ème siècle le capitalisme arrive entièrement au pouvoir en Europe occidentale et centrale, le matérialisme bourgeois disparaît. Le marxisme était ici la seule conception de classe matérialiste.

Il en a été tout autrement en Russie. La lutte contre le tsarisme revêtait ici, dans une grande mesure, le même caractère que les luttes antérieures contre l'absolutisme en Europe. En Russie également l'église et la religion étaient les plus forts piliers du système gouvernemental; ils maintenaient les masses paysannes qui vivaient encore dans une économie primitive et patriarcale, dans la superstition la plus noire. Ainsi la lutte contre la religion était devenue ici une nécessité sociale. Mais en Russie il manquait une bourgeoisie tant soit peu importante pour entreprendre cette lutte en tant que classe dominante de l'avenir. Cette tâche échût donc aux intellectuels russes qui pendant de longues décades devaient mener toute seule une lutte acharnée en faveur d'une propagande de l'éducation des masses, de clarification auprès du peuple et contre le tsarisme. Ils ne pouvaient espérer trouver une aide quelconque pratique ou théorique auprès de la bourgeoisie occidentale devenue antimatérialiste et réactionnaire. Ils la trouvèrent d'abord dans le mouvement ouvrier socialiste dont ils ont accepté la théorie qui l'accompagnait; le marxisme. Ceci explique que même ceux parmi eux qui (comme Pierre Struve et Tugan-Baranovsky) plus tard devinrent les leaders de la bourgeoisie russe, se présentaient théoriquement comme des "marxistes". Ce qu'ils avaient appris de Marx c'était la nécessité du développement économique vers le capitalisme et la transformation politique correspondante; à part cela ils n'avaient rien de commun avec le marxisme prolétarien de l'Occident. Une force révolutionnaire n'a surgi en Russie qu'à partir du moment où les ouvriers entrèrent en lutte d'abord par des grèves puis avec des revendications politiques. C'est alors que les intellectuels ont trouvé une classe révolutionnaire pour s'y associer et se présenter

en porte-paroles du parti socialiste. La lutte de classe des ouvriers russes était en même temps une lutte contre le tsarisme russe sous le drapeau du socialisme

Aussi le marxisme russe, tel qu'il s'était développé et pénétré dans les cerveaux, a-t-il pris une autre couleur qu'en Europe occidentale. Il était bien la théorie d'une classe ouvrière en lutte, mais cette classe ouvrière devait d'abord résoudre la tâche que la bourgeoisie occidentale avait déjà fait avant, et avait pour associé les intellectuels. Ces intellectuels socialistes devaient, par conséquent, édifier une théorie qui mit la critique de la religion en première place. Ils la trouvèrent dans les premières formes du matérialisme et dans les premiers ouvrages de Marx, du temps où la lutte de la bourgeoisie et de la classe ouvrière était encore douteuse.

Ceci apparaît toujours très net chez Plechanow "père du marxisme russe" tandis que les marxistes de l'Europe occidentale étaient absorbés par des problèmes d'un tout autre genre, l'attention de Plechanow était tournée vers le matérialisme de la première époque. Dans son ouvrage "Contribution à l'histoire du matérialisme" il traite des matérialistes français du 19ème siècle: Helvétius, Holbach, La Mettrie, et les compare à Marx pour montrer combien de choses justes et précieuses se trouvent déjà chez eux. Ceci explique aussi pourquoi dans ses "Problèmes fondamentaux du marxisme" il met surtout en lumière l'accord entre Marx et Feuerbach et pourquoi il attache tant d'importance aux problèmes soulevés par le matérialisme des sciences de la nature.

Toutefois Plechanow était encore dans une large mesure sous l'influence du mouvement ouvrier occidental et notamment du mouvement ouvrier allemand. Il a été le prophète du mouvement ouvrier russe dont il a reconnu l'importance grâce à la théorie du marxisme occidental, et au moment où il était encore à peine décelable pratiquement. C'était un internationaliste qui a pris une part active dans les discussions théorique sur le marxisme et le révisionnisme; il était considéré comme une des rares personnes qui se fussent intéressés aux problèmes philosophiques. Ses écrits et articles étaient étudiés en Occident sans que les divergences

encore indifférenciées, du socialisme fussent conscientes. Aussi a-t-il été marqué moins que Lenin par l'influence exclusive des conditions russes.

Lenin a été le chef pratique du mouvement ouvrier russe et ses conceptions théoriques exprimaient plus fortement les buts politiques et pratiques de ce mouvement. C'était les conditions de la lutte de classe contre le tsarisme au pouvoir qui ont déterminé ses conceptions fondamentales philosophiques exprimées dans son livre. Ce qui détermine en effet les conceptions théoriques et notamment les philosophiques, ce ne sont pas les études abstraites et occasionnelles, ce n'est pas la connaissance érudite de la littérature philosophique, mais les grands ^{problèmes} vitaux qui conditionnent l'activité pratique de l'homme et orientent ainsi toute sa pensée et sa volonté. La grande tâche vitale de Lenin comme du parti bolchevique c'était la chute du tsarisme et de tout le système social barbare russe. La religion et l'église étaient la théorie, l'idéologie, la glorification de l'absolutisme, le symbole de l'asservissement des masses. Ici s'imposait une délimitation plus rigoureuse, une lutte implacable. Pour Lenin la lutte contre la religion était au centre des théories; tout rapprochement au fidéisme était pour lui une pierre de touche du nerf vital du mouvement. La lutte contre l'absolutisme, la grande propriété foncière et le clergé en Russie ressemblait à la lutte que devait mener au 19ème siècle la bourgeoisie et les intellectuels de l'Europe centrale et occidentale. Pour cette raison on trouve chez Lenin la même démarche mentale et les mêmes conceptions qui ont ébranlé les esprits de l'Occident sous le nom de matérialisme bourgeois. Il se sent très proche de ses porte-paroles. Mais en Russie c'était la classe ouvrière qui devait mener cette lutte; aussi l'organe de cette lutte devait être un parti socialiste partisan du marxisme et qui n'avait du marxisme que juste ce qui était nécessaire à la révolution russe: la doctrine du développement historique inéluctable du féodalisme à travers le capitalisme vers le communisme et la doctrine de la lutte de classe en tant que force motrice. Aussi Lenin a-t-il baptisé "marxisme" son matérialisme croyant sincèrement que son matérialisme était du marxisme.

Une autre circonstance s'y ajoute. En Russie la grande industrie capitaliste ne s'était pas développée graduellement, comme en Europe

occidentale, en partant d'une production bourgeoise au sein d'une population bourgeoise. La grosse industrie a été créée ici par le gros capital étranger de l'Ouest et ce capital occidental exploitait de cette façon l'ouvrier russe. En Plus de cela le capital financier de l'Europe en accordant des prêts au gouvernement tsariste exploitait toute la paysannerie russe par des lourds impôts. Le tsarisme avec ses fonctionnaires n'était qu'un agent du capital mondial qui dans l'exploitation de la Russie a joué le rôle de capital colonial. Dans de tels pays exploités comme des colonies la lutte contre le capital étranger usurier est dans l'intérêt de toutes les classes. Le but poursuivi est de secouer l'exploitation étrangère afin que le développement économique intérieur puisse trouver une voie libre, une voie qui en règle générale doit mener vers le capitalisme national indépendant. Mais comme l'ennemi c'est le capital mondial la lutte est menée sous le mot d'ordre du socialisme et l'on cherche comme associé la classe ouvrière occidentale vu qu'elle lutte contre le même ennemi. Ce qui fait que Sun Yatsen a aussi été socialiste. Mais comme la classe commerciale chinoise dont il représentait les intérêts, était une classe nombreuse et puissante, son "socialisme" était-il national et combattait-il les "inexactitudes" du marxisme. Lenin a été obligé de s'appuyer sur la classe ouvrière et comme la lutte qu'il menait devait être poussée à l'extrême, sans ménagement, il a aussi adopté la doctrine la plus radicalisée du prolétariat occidental en lutte contre le capital mondial : le marxisme. Mais comme la révolution russe présentait un mélange de deux caractères du développement occidental : la révolution bourgeoise quant à sa tâche et la prolétarienne quant à la force active, aussi la théorie bolchévique qui l'accompagnait était un mélange du matérialisme bourgeois quant à ses conceptions fondamentales et du matérialisme prolétarien quant à la doctrine de la lutte de classe. Cette théorie a été nommée marxisme. Mais il est clair que ce que Lenin appelle marxisme déterminé par la situation particulière de la Russie vis-à-vis du capitalisme doit entièrement différer du vrai marxisme tel qu'il se développe au sein du prolétariat des pays hautement capitalistes. Le marxisme de l'Europe occidentale est la philosophie d'un prolétariat qui se trouve devant la tâche immense de transformer un capitalisme arrivé

au maximum du développement et qui est le monde dans lequel il vit, en communisme. Les ouvriers et les intellectuels russes ne pouvaient même pas se fixer une telle tâche; ils devaient d'abord frayer un libre chemin au développement de leur propre grande industrie moderne. (Le fait que le capitalisme s'était présenté aux Russes surtout sous forme du capitalisme colonial a rendu les historiens russes très perspicaces quant au rôle du capital colonial. Aussi ont-ils pu fournir des études excellentes sur l'histoire coloniale. A cela près qu'ils ont pris l'histoire du capitalisme colonial pour l'histoire du capitalisme en général. A la manière de Pokrovski qui dans son histoire de la Russie représente l'année 1917 comme la fin du développement du capitalisme en Russie, développement qui a duré plusieurs siècles)

Pour les Bolchéviks russes l'essence du marxisme se trouve condensée non pas dans la phrase de Marx d'après laquelle l'existence sociale conditionne la conscience mais dans cette phrase du jeune Marx: la religion est l'opium du peuple, qui maintenant est gravée en lettres d'or sur la Maison du Peuple à Moscou.

On pourrait peut-être supposer que l'oeuvre philosophique d'un auteur reflète non seulement les influences de son propre entourage mais aussi l'influence d'autres pays et classes plus développés ainsi que des buts lointains. Mais dans l'oeuvre de Lenin il n'y a rien de tout cela. Elle reproduit si nettement et si exclusivement le caractère des tendances vers la révolution russe que nous avons indiqué plus haut ses idées fondamentales s'accordent si complètement avec celles du matérialisme bourgeois que si l'on avait connu à ce moment là- malheureusement les bruits de la dispute autour du marxisme parvenaient à l'Occident à l'état confus et déformés - et que si on avait été en mesure de les interpréter convenablement, on aurait pu prédire que la révolution russe à venir aurait le caractère d'une révolution bourgeoise et qu'elle aboutirait à une sorte de capitalisme ayant son point d'appui sur les ouvriers.

On croit communément que le parti bolchévique était un parti marxiste et que Lenin le grand représentant du marxisme poussé par les

nécessités partiques de la Russie y a réalisé après la révolution quelque chose d'autre que ce qu'en nommait communisme en Occident, et que c'est la précisément que s'était manifestée sa clairvoyance réaliste et marxiste.

D'où la tendance d'opposer la pratique despotique du nouvel état russe aux bons vieux principes marxistes du bolchévisme. Cette opinion est fausse. Le marxisme de Lenin et du parti bolchéviste est une légende. Lenin n'a jamais connu le vrai marxisme. Où aurait-il pu entrer en sa possession? Ce qu'il connaissait du capitalisme c'était le capitalisme colonial et la révolution se présentait pour lui comme la chute du despotisme des hobereaux et du tsarisme. Le bolchévisme russe n'a pas pu quitter le chemin marxiste pour cette bonne raison qu'il n'a jamais été marxiste. Chaque page du livre de Lenin le prouve; et le marxisme même avec son énoncé que les conceptions théoriques sont déterminées par les conditions et les nécessités sociales prouve qu'il ne pouvait pas en être autrement. Mais le marxisme montre en même temps la nécessité de cette légende. Chaque révolution bourgeoise a besoin de créer l'illusion qu'elle est quelque chose de plus et d'autre; ici c'était l'illusion que la révolution russe était le commencement de la révolution prolétarienne mondiale; d'où la nécessité de la légende du marxisme. Lenin reste bien entendu un disciple de Marx dans ce sens que ses opinions les plus importantes, sans lesquelles on ne pouvait guère mener la lutte en Russie, sont empruntées à Marx; de même d'ailleurs, et pour des raisons analogues que les sociaux-démocrates sont aussi des disciples de Marx. Et il reste également que la lutte du prolétariat russe, la lutte pratique du prolétariat russe qui était la première et la plus importante force de la révolution, demeure toujours, par les grèves politiques de masses et par son organisation des soviets, l'exemple le plus riche en enseignements de l'action prolétarienne moderne.

Mais que Lenin n'avait pas compris le marxisme en tant que théorie de la révolution prolétarienne; qu'il n'avait pas compris la nature profonde du capitalisme, de la bourgeoisie, du prolétariat dans l'ultime phase de leur développement, on en a eu la preuve immédiatement après 1917 quand le prolétariat international devait être conduit à la

"révolution prolétarienne" par la III Internationale sur les ordres de la Russie et quand les avertissements des marxistes occidentaux restèrent sans écho. La série ininterrompue des insuccès, des échecs et des défaites dont les conséquences sont la faiblesse et la confusion du mouvement ouvrier d'aujourd'hui, montre l'entière insuffisance de ses guides.

Tournons-nous maintenant vers l'époque où Lenin écrivait son livre. Quelle était alors la signification de la lutte du "machisme" ? Vu que le mouvement révolutionnaire russe comprenait des couches d'intellectuels bien plus larges que ne furent jamais celles de l'Occident, il était naturel qu'une partie de ces couches tombât sous l'influence des idéologies antimatérialistes en vogue en Occident. Et il était tout aussi naturel que Lenin se fût à combattre ces tendances avec toute l'âpreté nécessaire. Il les considérait non comme un marxiste que tâche de comprendre leur origine sociale pour les rendre ainsi inoffensives; nulle part dans son livre on ne trouve d'indication d'une telle compréhension. Pour Lenin le matérialisme avait vaincu grâce à Feuerbach, Marx, Engels et au matérialisme bourgeois; mais par bêtise, réaction, intérêt pécuniaire de la bourgeoisie et la puissance idéologique du clergé occidental il y eut recul. Maintenant cette réaction menaçait de s'infiltrer à son tour dans le bolchévisme; il fallait y réagir avec toute la vigueur.

Lenin avait, bien entendu, parfaitement raison de réagir contre. Il est vrai qu'il ne s'agissait pas ici de Marx ni de Mach, ni même de la question de savoir si dans les conceptions de Mach on peut trouver quelque chose d'utile au marxisme. Il s'agissait de savoir si c'était le matérialisme ou l'idéalisme bourgeois - à la rigueur un mélange des deux qui fournirait la théorie de la lutte révolutionnaire contre le tsarisme/. Et il est clair que l'idéologie d'une bourgeoisie déclinante et satisfaite d'elle-même ne peut-être d'aucune utilité à un mouvement progressif - même si elle est animée par une classe bourgeoise. Elle n'aurait pu causer que des faiblesses là où il a fallu déployer les plus grands efforts. Seule l'intransigeance du matérialisme pouvait fournir au parti la dureté nécessaire à la révolution. La tendance des machistes, comparable dans une certaine mesure au révisionnisme allemand devait

aboutir à supprimer l'extrémisme de la lutte et briser l'unité compacte du parti en théorie et en pratique. C'était le danger que Lenin a très clairement perçu. En Février 1908 il écrit à Gorki : "Après l'avoir lu (le livre de Bogdanow) j'ai piqué une immense crise de colère et de rage." Ceci se voit tout le long du livre de Lenin, dans la violence avec laquelle il réduit tous ceux qu'il attaque.

Le livre semble écrit avec une rage incessante. Ce n'est pas une discussion qui va au fond des choses et éclaire l'esprit - comme c'a été le cas avec l'Anti-Dühring d'Engels.- c'est le pamphlet d'un chef de parti qui tâche par tous les moyens d'éloigner le danger de son parti. On ne pouvait donc pas s'attendre à ce qu'il songeât de comprendre les doctrines attaquées par lui; il ne le pouvait même pas car par son attitude non-marxiste matérialiste bourgeois il était obligé de la mal comprendre et la présenter d'une façon incorrecte - comme nous l'avons démontré plus haut en détails-. Il ne s'agissait que de les abattre moralement, de détruire leur prestige scientifique et par là démasquer les machistes russes comme des plagiaires ignorants, de réactionnaires confus.

Et il réussit. Car la conception fondamentale de Lenin était celle du parti bolchévique dans son ensemble, déterminé par ses tâches sociales. Combien de fois par la suite a-t-il senti exactement les nécessités pratiques du moment. Le machisme fut condamné et exclu du parti. De nouveau le parti pouvait marcher les rangs serrés, à la tête de la classe ouvrière vers la révolution.

Les paroles de Deborin citées tout au début ne sont donc vraies qu'à moitié. Là où il n'est question que d'une soi-disant réfutation des tendances bourgeois-idéalistes à l'aide du matérialisme bourgeois il ne peut être question d'une victoire du marxisme, du matérialisme dialectique. Mais il n'y a aucun doute que le livre de Lenin constitue une contribution très importante à l'histoire du parti; il a donné aussi une forme théorique au développement philosophique ultérieur en Russie. Après la révolution le "léninisme" - mélange du matérialisme naturaliste et de la doctrine du développement social empruntée à Marx, le tout orné d'une terminologie dialectique- y a été élevé au rang de la

philosophie officielle. Statique. Cette philosophie matérialiste était précisément la doctrine qui convenait parfaitement à la nouvelle masse d'intellectuels russes qui dans les sciences physiques et dans la technique ont vite reconnu avec enthousiasme la possibilité de gérer la production et comme nouvelle classe dominante d'un immense empire ont vu s'ouvrir devant eux l'avenir - avec la seule résistance de la vieille paysannerie religieuse.

J. Harper

(à suivre)
